

Quelques réflexions sur la traduction en amharique des *Épiphanies* de Nicolas Deleau

Nous ne prétendons pas, bien évidemment, traiter ici des difficultés posées par la traduction en général. Nous ne chercherons pas non plus à systématiser les résistances que présente un texte poétique écrit en français lorsqu'on essaie d'en donner un équivalent dans une langue sémitique, ayant ses contraintes linguistiques et culturelles propres. Il s'agira, beaucoup plus modestement et simplement, de présenter quelques-unes des difficultés auxquelles nous nous sommes confrontés lorsque nous avons traduit les *Épiphanies* de Nicolas Deleau en amharique.

Pour commencer, quelques mots sur l'amharique : langue sémitique, l'amharique est parlé par une grande partie de la population éthiopienne, soit comme langue maternelle, soit comme langue seconde. Elle s'écrit à l'aide de caractères marquant chacun une syllabe. Cet alphasyllabaire est propre aux langues sémitiques éthiopiennes.

Les différences entre les fonctionnements grammaticaux du français et de l'amharique constituent une première source de difficultés. Le problème se pose dès la phrase liminaire du recueil : « Et il lui dit : » Le français permet de laisser dans l'ombre le sexe du destinataire des propos qui vont suivre puisque le pronom « lui » peut désigner aussi bien une femme qu'un homme. Mais en amharique, le suffixe verbal marque nécessairement le genre du destinataire : -ለት (-*let*) si celui-ci est masculin, -ለት (-*lat*) s'il est féminin. Il nous a donc fallu faire le choix d'un genre, ce qui pouvait impliquer aussi un type de relation entre le « il » et le « lui » (relation amoureuse ou amicale par exemple). Ce choix nous a semblé trop lourd de conséquences pour être fait par les traducteurs seuls. Est ainsi apparue la nécessité d'un dialogue entre le traducteur (en l'occurrence les deux co-traducteurs) et l'auteur. La traduction semble parfois obliger l'écrivain à s'engager plus loin, à définir précisément ce qu'il aurait peut-être préféré laisser indéfini. Nicolas Deleau a ainsi été contraint de donner explicitement un sexe au compagnon de voyage du « il » dans la version en amharique du premier texte : il s'agit d'une femme.

Inversement, c'est parfois la précision du français qu'il peut être ardu de rendre en amharique. Cette difficulté surgit également dès les premières lignes du recueil, rédigées au futur simple. En amharique, le futur et le présent sont en général confondus dans un temps verbal appelé « imparfait composé », « présent-futur »¹ ou encore « inaccompli »². Ainsi la traduction de la deuxième phrase (« ወደ ትግራይ እንሄዳለን » *wede Tigray inhédallen*) pourrait tout aussi bien être comprise comme une anticipation (« Nous irons dans le Tigré. ») que comme une action habituelle (« Nous allons régulièrement dans le Tigré. »). Heureusement, la phrase suivante nous permet de lever toute ambiguïté car « être » dispose, contrairement aux autres verbes, d'une forme spécifique pour exprimer le futur : « ይኮናል » (*yihonal*).

Mais, plus que les particularités grammaticales des deux langues, c'est l'arrière-plan culturel qui fait problème. Le français et l'amharique sont profondément marqués par des cultures éloignées l'une de l'autre. « L'équivalence sémantique et expressive des deux énoncés »³ ne peut pas être approchée par une simple traduction terme à terme puisqu'un mot français et sa traduction littérale en amharique produisent fréquemment des effets de sens nettement différents. C'est pourquoi la version amharique est souvent – et malheureusement – plus longue que le texte original car il a paru nécessaire de réintroduire, d'une manière ou d'une autre, les connotations que le mot a en français.

Même des termes comme « voyage », « plaine » ou « colline », qui semblent totalement transparents, soulèvent des difficultés. Le mot ገዞ (*gouzo*), traduction la plus proche de « voyage », évoque-t-il, pour un Éthiopien, le plaisir de la découverte, le cheminement vers l'inconnu ou tout simplement les vacances ? Dans un pays où l'on marche pour aller chercher de l'eau ou du bois sec, où l'on quitte sa région natale pour trouver du travail à la capitale, le ገዞ (*gouzo*) ne peut pas être

1 Marcel Cohen, *Traité de langue amharique*, Institut d'ethnologie, 1936 (rééd. 1995).

2 Demisse et Imber-Vier, *Amharique pour francophones*, l'Harmattan, 1996.

3 *Le petit Robert de la langue française*, entrée « traduire ».

doté des mêmes connotations que le *voyage* du Français qui « embarque », pour reprendre un mot de Nicolas Deleau (texte 1), à la recherche d'exotisme. La perception même de l'espace parcouru semble obéir à des schèmes différents. Ainsi il n'est pas toujours facile de trouver des équivalents exacts à des notions géographiques qui nous paraissent pourtant évidentes, naturelles. Nous aurions pu traduire simplement « plaine » (texte 1) par ጫዳ (*méda*)⁴. Mais ce terme désigne en fait un espace plus limité qu'une vaste « plaine aride » : une surface à l'échelle humaine, à l'échelle du paysan, et surtout un lieu cultivable, si ce n'est fertile. Nous avons donc préféré employer une périphrase assez imprécise : ደረቅ ቦታ (*dereq bota*), littéralement « lieu aride ». Certes il existe des termes plus précis, scientifiques, appartenant au domaine de la géographie. Mais bien qu'enseignés à l'école, ils sont rarement employés dans le langage quotidien ou littéraire.

Dans le même texte, le mot ኮረብታ (*korebta*), qui désigne pourtant « une colline, un mamelon, une hauteur, une butte, un coteau »⁵ s'accorde mal avec l'idée d'un cheminement à travers le paysage. Seuls les ተራራ (*terara*), les « montagnes »⁶, créent la perspective, la profondeur nécessaires au voyage.

Le café, voilà bien une réalité abyssine ! N'est-il pas « traditionnellement omniprésent dans le quotidien éthiopien, tant à la campagne qu'à la ville »⁷ ? Tous les guides touristiques ne vantent-ils pas le raffinement de cette « cérémonie du café » présentée comme typiquement éthiopienne ? L'amharique ne devrait pas manquer de mots pour dire le café, sa préparation, sa dégustation. Et c'est vrai que ce lexique est riche ! Mais il manque un mot, celui qui désignerait justement ce que le café a de plus typiquement, de plus profondément éthiopien aux yeux d'un Européen : sa « cérémonie ». « On parle ici de cérémonie du café » (texte 10) écrit Nicolas Deleau. Oui, mais ce sont les étrangers qui en parlent en ces termes. L'Éthiopien, ou plutôt l'Éthiopienne, dit simplement « Le café est prêt ! » ou « Venez boire le café ! » Si la préparation du café est bien une cérémonie, c'est-à-dire une pratique à la fois importante et codifiée de la vie sociale des Éthiopiens, elle est si bien ancrée dans leur existence quotidienne qu'elle ne leur paraît en rien solennelle.

L'équivalent du syntagme figé « cérémonie du café » n'existe donc pas en amharique. Les expressions anglaises « coffee ceremony » et anglo-amharique « bunna ceremony » sont parfois utilisées par les citadins, mais dans des contextes particuliers, quand ils mettent à distance leur vie quotidienne pour la regarder comme un objet culturel digne de l'admiration des étrangers.

« On parle ici de cérémonie du café ; et toute métaphore semble en être exclue » écrit Nicolas Deleau (texte 10). Comment donc nommer en amharique cette « cérémonie du café » ? Employer l'expression « bunna ceremony » était possible, mais s'accordait mal avec la suite : « et toute métaphore semble en être exclue ». En effet « bunna ceremony » aurait été une sorte de figure de style, une manière détournée, médiatisée par une autre langue, de dire une réalité que Nicolas Deleau veut au contraire nous donner à voir dans sa simplicité et son immédiateté. Nous avons donc préféré chercher une traduction de « cérémonie » en amharique : ሥነ ሥርዓት (*sinesrat*) dont le sens est proche de « savoir-vivre, bonnes manières, étiquette, usages du monde »⁸, mais que l'on pourrait peut-être mieux définir comme « l'art de faire quelque chose d'une manière rigoureuse ». Le choix de ce mot ne nous satisfait pas pleinement puisqu'il n'est jamais employé par les Éthiopiens au sujet du café, de sa préparation et de sa consommation. Mais, justement, il a le mérite de frapper le lecteur amharophone, de l'interroger sur son quotidien, comme la proposition « toute métaphore semble en être exclue » conduit le lecteur francophone à s'interroger sur l'usage qu'il fait de ce cliché qu'est la « cérémonie du café ».

La dernière phrase du même texte présente au traducteur une autre difficulté du même ordre : « L'arôme, quant à lui, est une notion de goûteur, au mieux, de publicitaire, le plus souvent. » Le métier de « goûteur » (de vin, de thé, de café...) n'existe pas en Éthiopie, du moins

4 ጫዳ : champ, terrain, plaine (Berhanou Abebe, *Dictionnaire Amharique-Français*, Shama Books, 2004)

5 Berhanou Abebe, *Dictionnaire Amharique-Français*, Shama Books, 2004.

6 Ibid.

7 Cantamessa, *Éthiopie*, Olizane, 2005.

8 Berhanou Abebe, *Dictionnaire Amharique-Français*, Shama Books, 2004.

n'est pas bien connu de la population en général. L'expression ቡና ቀማሽ (*bunna qemash*) traduit littéralement le français « goûteur de café ». Mais elle est moderne, technique et n'évoque pas les idées de dégustation, de plaisir des sens, de jouissance raffinée. Au contraire, le contexte économique et l'actualité (le conflit, en 2007, entre la société américaine Starbucks et le gouvernement sur la propriété légale des crus éthiopiens de café) peuvent laisser croire au lecteur amharophone que le texte fait référence à l'exploitation indue des richesses agricoles africaines par les sociétés étrangères. Le « goûteur » n'est alors plus qu'un agent commercial (ce qu'il est bien aussi dans le texte en français), et disparaissent alors les connotations de gourmandise, de raffinement, de préciosité, voire de snobisme, qui nous semblaient également présentes dans l'emploi du terme « goûteur » par Nicolas Deleau. Ici, la traduction restreint la richesse polysémique du texte original.

N'est-il pas étrange que l'un des textes les plus difficiles à traduire soit justement celui qui prenne pour sujet un trait culturel considéré, par les Éthiopiens comme par les *ferendj*⁹, comme typique du mode de vie abyssin, et en même temps apte à rapprocher autochtones et étrangers ? Comme si, paradoxalement, le risque de malentendu était d'autant plus grand que le thème était ressenti comme fédérateur.

Voilà quelques-unes des réflexions que nous nous sommes faites lors de nos séances de traduction. Et comment surmonter les difficultés que nous avons évoquées, si ce n'est en confrontant, de vive voix, les connotations des termes français et de leur équivalent en amharique, nos perceptions différentes de réalités pourtant identiques et, finalement, pour employer un grand mot, nos cultures ? Si notre travail à quatre mains – et même à six, car Nicolas Deleau a très souvent participé à nos séances de traduction – présente des limites, il a au moins l'avantage de faire de la traduction (action et texte) un pont – un peu branlant certes – entre deux cultures.

Brook Beyene et François Morand.

9 Terme employé par les Éthiopiens pour désigner les étrangers, et en particulier les blancs.